Fogel, Frédérique. – *Mémoires du Nil. Les Nubiens d'Égypte en migration*. Paris, Karthala, 1997, 400 p.

Dominique Casajus

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafraicaines/1486>
DOI : 10.4000/etudesafraicaines.1486
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002
ISBN : 978-2-7132-1429-5
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Dominique Casajus, « Fogel, Frédérique. – *Mémoires du Nil. Les Nubiens d'Égypte en migration*. Paris, Karthala, 1997, 400 p. », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 166 | 2002, mis en ligne le 10 juin 2005, consulté le 16 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafraicaines/1486> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafraicaines.1486>

Ce document a été généré automatiquement le 16 juin 2021.

© Cahiers d'Études africaines

Fogel, Frédérique. – *Mémoires du Nil. Les Nubiens d'Égypte en migration.* Paris, Karthala, 1997, 400 p.

Dominique Casajus

- 1 Le livre de Frédérique Fogel datant de quelques années, il n'y aurait pas grand sens, à l'heure où il est probablement déjà connu du lectorat auquel il était destiné, d'en publier un simple compte rendu. Plutôt que d'en rendre compte, je propose ici de réfléchir sur ce qui en constitue l'apport majeur, et de le mettre en regard de travaux apparentés.
- 2 L'auteur a séjourné parmi des Nubiens que la mise en eau du barrage d'Assouan (1963-1964) a contraints, comme cent mille des leurs, à quitter le « pays d'en haut » pour s'installer à l'aval de la première cataracte du Nil. La deuxième partie de son livre, consacrée aux jeux des mariages dans le village de Dahmit, a livré des éléments fort nouveaux sur ce qu'il est convenu d'appeler le mariage arabe. À ce titre, l'auteur est désormais à mettre au nombre des chercheurs qui ont si profondément renouvelé ce sujet tant rebattu qu'ils ont du même coup rajeuni l'ensemble du domaine de la parenté.
- 3 Rappelons-nous ce qu'en disait Pierre Bourdieu dans *Le sens pratique*. Il avait repéré en Kabylie des situations où le mariage avec la fille du frère du père était celui auquel on se résigne faute de mieux. Une célibataire faisant courir un risque à l'honneur du lignage, ses cousins savent qu'il faudra bien que l'un d'eux l'épouse si, faute d'un prétendant venu d'ailleurs, ce périlleux célibat se prolonge outre mesure¹. Là où d'autres auteurs avaient vu la réalisation d'un idéal de fermeture sur soi, Bourdieu voyait un pis-aller, inévitable sous peine de déshonneur lorsque l'ouverture, qui reste l'idéal, s'avère impossible. De sorte que, dans sa version kabyle au moins, ce mariage n'est en rien préférentiel ; on s'y résigne par souci d'un honneur qu'on aurait, à tout prendre, préféré préserver autrement.
- 4 Dans un article paru un an après *Mémoires du Nil*, Laurent Barry a tenu un propos assez comparable. Avec une rigueur dont nos disciplines n'offrent pas souvent l'exemple, il y

montrait que le mariage dit arabe n'est chez les Peuls de l'Adamaoua que la face visible d'un phénomène dont la réalité se trouve ailleurs ². Tout aussi rigoureux, un second article paru deux ans plus tard a étendu la démonstration à d'autres sociétés, arabophones ou non, musulmanes ou non ³. Selon cet auteur, la faveur dont jouit ce mariage proviendrait moins d'une préférence particulière pour la fille du frère du père que d'une certaine répugnance à épouser les autres cousines. Nulle lorsque aucun chaînon féminin ne s'interpose entre ma cousine et moi, cette répugnance passe par tous les degrés intermédiaires pour atteindre son maximum lorsque je ne lui suis lié que par des chaînons féminins. Plus elle est forte, plus les motifs qui pourraient me porter à la surmonter doivent être impérieux. Comme je n'en ai aucune à l'idée d'épouser la fille du frère de mon père, je n'ai pas besoin de tels motifs pour en faire ma femme. Elle était pour Bourdieu la cousine que j'épouse faute de mieux. Elle est pour Barry celle que j'épouse quand je n'ai pas de raison impérieuse d'en épouser une autre.

- 5 Au fond, le mariage arabe selon Barry représente le degré zéro de l'imagination matrimoniale (en disant cela je force sa pensée, mais, me semble-t-il, à son profit). Je soupçonne ce fait d'être assez général : les mariages que nous recensons comme « préférentiels » ne seraient-ils pas tout simplement ceux dont nos informateurs nous parlent quand, pris au dépourvu par nos questions, ils ne leur trouvent pas de meilleure réponse ?
- 6 Qu'en est-il pour Frédérique Fogel ? Son étude porte sur la tribu des Mennahab, au sein de laquelle le patrilineage des Fergenab détient une position prédominante. Les hommes Fergenab ont une certaine propension à pratiquer le mariage arabe, qui correspond effectivement pour eux à un désir de rester entre soi. Cependant, l'auteur y insiste fort justement, si leurs généalogies lui font une telle place, c'est qu'elles oublient autant qu'elles retiennent : à côté des mariages « arabes » qu'on a gardés en mémoire, il y a tous ceux qu'on a oubliés parce que leurs fruits sont perdus pour le lignage. Voilà qui montre ce que valent les statistiques tant affectionnées par les ethnologues : dans le cas présent en tout cas, la prédominance de ce mariage est purement tautologique puisqu'il est celui sur lequel la mémoire généalogique porte sa préférence.
- 7 De plus, même lorsqu'ils donnent une fille à un lignage étranger, les Fergenab cherchent à récupérer sa descendance à la génération suivante. Imaginons en effet que mon père ait donné sa sœur à un lignage étranger. Les garçons nés de ce mariage engendreront au profit de ce lignage, mais si j'épouse une de leurs sœurs, les enfants que j'en aurai seront membres de mon lignage. De sorte qu'une partie au moins des descendants de la sœur de mon père seront finalement des nôtres. Les effets malheureux de son mariage seront ainsi en partie annulés, raison supplémentaire pour qu'il disparaisse plus tard des généalogies. On voit ici que le mariage avec une fille de sœur de père peut obéir à la même volonté de fermeture sur soi que le mariage arabe, situation inverse de celle des Kabyles, chez qui un mariage pourtant « arabe » n'obéit nullement à une telle volonté. Un même mariage peut réaliser des objectifs très divers ; un même objectif peut être réalisé par des mariages tout aussi divers.
- 8 Nous sommes aussi à l'opposé des sociétés où la pratique du mariage avec la cousine croisée patrilocale marque une volonté d'échange différé entre deux partenaires. Ici, les Fergenab n'échangent rien, ils reprennent à chaque génération une partie de ce qu'ils ont dû céder à la génération précédente. Ce qui suppose bien sûr qu'ils soient en mesure d'imposer à leurs partenaires leur propre lecture des faits. Après tout, les filles que les Fergenab donnent en mariage à leurs voisins doivent être à peu près aussi

nombreuses que celles qu'ils reçoivent d'eux. Du point de vue strictement démographique, il y a donc bien un échange entre des partenaires. Mais les Fergenab y oublient ce qu'ils donnent et ne retiennent que ce qu'ils prennent. Deux philosophies de l'interaction matrimoniale s'opposent ici. Là où un Dravidien dirait : je t'ai donné, tu me donnes, et je sais que je te donnerai plus tard à mon tour, un Fergenab dira : j'ai dû te donner, je te reprends, et je saurai te reprendre à nouveau si d'aventure je dois te donner encore.

- 9 En d'autres termes, à supposer qu'on recueille en pays tamoul des généalogies semblables à celles qui illustrent *Mémoires du Nil*, les Dravidiens ne leur donneraient sûrement pas le même sens que les Fergenab. Les généalogies ne sont rien de plus, en effet, que la carte du substrat biologique sur lequel les acteurs élaborent leur politique matrimoniale, en la lisant avec une liberté qu'une analyse trop centrée sur elles est incapable de prendre en compte. De plus, non contents d'en faire la lecture la plus avantageuse pour eux, les Fergenab réussissent apparemment fort bien à la faire accepter par leurs partenaires. On pense un peu à ce que Bourdieu a écrit des affaires d'honneur⁴. En Kabylie, une offense laissée sans réponse déshonore l'offensé, sauf s'il parvient à accréditer l'idée que son silence marque le dédain et non la lâcheté. Quel ne doit pas être cependant son empire sur l'opinion pour affecter ainsi, dans la comptabilité des coups et contrecoups où s'évalue la cote de l'honneur, d'en tenir certains pour nuls et non avenues ! De manière comparable, les Fergenab, prompts à oublier et habiles à faire oublier les mariages dont le souvenir leur déplâit, en tiennent une comptabilité qui ignore les pertes et n'enregistre que les profits. C'est là du moins la vision que les hommes se font du mariage. Les femmes Fergenab sont animées d'un tout autre souci. Pour elles, le bon mariage est celui qui, en unissant leurs enfants, préserve un lien entre le frère et la sœur. Or, les lignes généalogiques sont si emmêlées qu'il arrive fréquemment que des époux appartiennent au même patrilineage tout en étant cousins croisés. Les hommes retiennent la ligne agnatique quand ils veulent décrire le lien unissant les époux, laissant leurs femmes le décrire en suivant d'autres lignes. Là encore, Bourdieu a décrit avec précision des faits comparables chez les Kabyles⁵. Il oppose même les mariages prestigieux et rares conclus par les hommes aux mariages plus ordinaires, laissés à l'initiative des femmes, et où les époux sont souvent liés entre eux par des chaînons généalogiques féminins. Apparemment, les femmes Fergenab seraient assez habiles pour que les mariages prestigieux eux-mêmes soient à leur convenance, pourvu qu'on les lise de la bonne manière. La remarquable convergence des observations de Pierre Bourdieu et de Frédérique Fogel invite d'ailleurs à se demander si Laurent Barry n'a pas sous-estimé le fait que les époux peuvent être liés par plusieurs liens généalogiques superposés, certains composés de chaînons exclusivement masculins, d'autres mêlant chaînons masculins et chaînons féminins. Pierre Bourdieu, Laurent Barry (et je pourrais ajouter, mais cela nous mènerait trop loin, Sophie Caratini et Sophie Ferchiou) : son livre ne met décidément pas Frédérique Fogel en trop mauvaise compagnie.

NOTES

1. BOURDIEU, Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1980 : 291 sq.
2. BARRY, Laurent S., « Les modes de composition de l'alliance. Le "mariage arabe" », *L'Homme*, 1998, 147 : 17-50.
3. BARRY, Laurent S., « L'union endogame en Afrique et à Madagascar », *L'Homme*, 2000, 154-155 : 67-100.
4. BOURDIEU, Pierre, *op. cit.* : 171 sq.
5. *Ibid.* : 289 sq.